Je ne sais où

Par Salomé Assor

Il était prévu depuis toujours qu'un jour je partirais, cependant mon départ a sans cesse été retardé car le pays où je devais me rendre n'était pas encore inventé. J'avais prévu qu'un jour, je m'enfuirais de ma propre histoire, brisant mon passé en mille éclats de verre et le laissant en ruines, en porcelaine éclatée au sol noir de l'univers. J'étais constamment au bord d'une falaise imaginaire, à deux doigts de sauter dans le vide d'un long voyage, hébétée par trop de manœuvres intérieures, par une absence de paysages, et par ces labyrinthes silencieux qui retiennent d'agir. Et puis je suis partie, il y a quelque temps, quelques semaines, je ne sais plus quand. J'ai fait cela sans prévenir. Se mettre en route est une grâce lorsque personne ne vous retient, autrement c'est une obscurité que l'on ressasse. J'ai tant attendu ce qui a lieu enfin.

Depuis ce départ, l'heure m'est inconnue et je m'en réjouis. Compter les heures est incompatible avec l'acte de vivre. Désormais, pour me situer dans le temps, j'ai recours au soleil, cela me suffit. Quelquefois l'heure soudain me regagne, et là se meurt bêtement l'éternité. L'heure est un piège tendu aux retardataires, mais je suis partie sachant que personne ne m'attendrait nulle part, c'est tromper la rigueur du temps, ne jamais plus être en retard, faire de soi un sans-horaire, un piéton piétinant, sans devoir ni territoire. De toute manière, mes horloges intérieures n'ont jamais affiché la bonne heure. C'est une temporalité aberrante, révolutionnaire.

Je veux être libre. Libre comme ceux qui exagèrent. Qu'importe si je me fatigue, si je me perds, dégénère et m'engouffre dans une divagation infinie, qu'importe si tous ces chemins ne m'expédient nulle part, font de moi l'aventurière désœuvrée que je suis, qu'importe la stérilité de mes trajectoires, au fond, l'Histoire est émaillée d'excursions

mal menées, et je serai de ces fonceurs s'enfonçant dans les ronces de l'errance, je serai de ces fous sans compétences mais intrépides, de ces conquérants s'enquérant de l'avenir, il y a de la place pour tout le monde dans le vide. Je ne vivrai pas à la manière des repus. Vivre de satiété revient à survivre. Je vivrai en voyageuse, c'est-à-dire en naufragée volontaire, avide inapaisée, j'en redemanderai à tout venant, avec l'effronterie des impatients, la gueule ouverte au centre du monde et le regard mendiant, que tout mon être quémande, j'incarnerai l'inconfort, et je serai de ceux qui vocifèrent ce mot de tous les enfants : encore.

Pour ce départ, tout était prêt depuis longtemps, à vrai dire depuis toujours, suffisait-il de constater l'inutilité de nos préparatifs, il n'est rien à préparer, rien ne manque à la partance, ni volonté ni valise, la volonté va de soi, la valise encombre, c'est un caprice bien organisé, un attirail creux, bagage superflu en prévision de l'imprévisible, à quoi bon une valise, sinon pour atténuer un départ, allons, deux pieds suffisent à s'en aller.

J'ai tant attendu cette métamorphose de mes pieds en plumes. Parce que sur les épaules des plumes, il n'y a le poids d'aucune existence. C'est précisément ce qui les retient de mourir au bout de la chute.
Je sors à présent de la gare, c'est le nord de l'Italie, ou bien le sud, et puis qu'importe. Mes yeux se suspendent aux pavés irréguliers, usés par les siècles, comme des masques empruntés pour une pièce sans fin, acteurs muets de l'Histoire, leurs fissures racontant les rides de l'invariance. Je me demande combien d'étrangers ont vagabondé sur ce sol à la dérive, dans ces rues si étroites, construites semble-t-il à la mesure de l'enfance, sinon de l'oiseau, je suis moi-même oisive. Combien d'étrangers ont foulé ces pavés où le soleil rafle le silence.
Ce matin, j'ai refusé de mettre mon manteau, convaincue qu'ainsi je contraignais le soleil à rayonner de plus belle, ce qui, par miracle, s'est produit. C'est forcer la main du ciel, le presser un peu, lui dire allons, quel azur inhumain laisse une étourdie grelotter. J'ai voulu être traitée en hirondelle.

Sans manteau, j'ai cheminé jusqu'à tomber sur un fragment de plage où des bêtes vidées d'encre s'étaient échouées sur le rivage, survolées par des migrations de libertés. Quelques personnages s'exhibaient dans leur nudité vacancière. Pour participer à ce théâtre, j'ai lancé mon sac à dos sur le sable et me suis assise à ses côtés. Mon sac à dos, ami d'enfance. Devant nous, des vagues s'enchaînaient sur le ventre assoiffé de la plage. Je me suis perdue en songe, dans la fulgurance d'un rire interne. Et à défaut de pouvoir mordre le paysage, je me suis adressée à Dieu dans la langue de toutes les prières. Des montgolfières messianiques et une diaspora de paillettes me coulaient dans les veines.

J'ai feuilleté le rivage jusqu'au désir incongru de la promenade. Je me suis levée, j'ai dit au revoir à l'océan, l'océan m'a regardée. Mes pas m'ont alors menée à la gare où j'ai demandé un ticket pour l'ailleurs avec l'air perdu des voyageurs. En attendant le train, debout sur ce quai presque désert, j'avais les mains pleines de vide et je n'ai pas su qu'en faire. Alors, j'ai longuement discuté avec une araignée italienne qui n'attendait aucun train, je crois qu'elle s'est moquée de mon accent, oui après tout je le sais, j'ai dû paraître ridicule, et à la fin, une fois dans le wagon, j'ai même crié arrivederci à travers champ, je l'ai crié en majuscule, sans vraiment savoir le prononcer, au fond, je savais bien que mon élégance était désuète, qu'aucun italien n'aurait salué cette araignée comme je l'ai fait, crier arrivederci sur un ton si théâtral, la voilà ma désuétude. Mais je flottais au-dessus de mes inquiétudes. Cela m'était égal de me tromper. Je voulais avoir l'air italienne, je n'avais l'air de rien. Quelle liberté, quelle joie, quelle solitude. Et sur cette dernière maladresse que je lui adressais, les portes du train se sont refermées.

Mes avenirs sont si lointains qu'ils sont détachés de toute espérance. Quelque chose me fait oublier le poids du contrat irrésiliable, celui de vivre. Je suis dépaysée, c'est-à-dire que j'ai cessé de trébucher sur les obstacles invisibles de l'existence. Ma mélancolie s'est travestie en souveraineté, en une joie évasive, et dans ma langue étrangère, je m'avance. Cela ne veut rien dire, voilà pourquoi il faut le dire.

Je marche. Pour élargir les cibles intemporelles de mon courage. Des kilomètres sans savoir où aller. C'est ouvrir le théâtre de ma floraison, la scène où se produit le spectacle intérieur de la pensée. Où je m'acharne au dialogue sans interlocuteur. Je marche pour traduire la valse incessante de mes particules intérieures. Et devenir une longue phrase indocile sur le papier des trottoirs.

Il n'est qu'une finalité qui m'anime, depuis que j'erre de ville en ville, le seul souhait d'être ressaisie par la main d'une terre ingouvernée, une main cavalière où quelques chevaux galopent pour la gloire, où l'étranger peut se risquer à exister.

J'ai passé la nuit dernière dans une auberge à la façade rose, c'est pour sa couleur que je l'ai choisie. Il y avait là un monsieur en tablier, cloué à sa chaise du matin au soir, le visage consacré à une cigarette et le regard à l'atmosphère. Il devait être jardinier du ciel, oui, je l'ai surpris qui arrosait puis taillait les nuages pour qu'ils poussent bien droits, bien blancs et bien moelleux. Alors pour l'en remercier, ce matin avant de quitter les lieux, je l'ai salué dans ma langue et lui dans la sienne, c'est-à-dire en silence. Cette histoire m'a fait pleurer des deux yeux. J'aurais voulu que ce fragment précis du monde s'éternise en moi. J'aurais voulu retenir cette scène entre mes parenthèses, seulement voilà, j'ai perdu la deuxième. Une imponctuée de la pire espèce.

J'ai le cœur pendu au bout d'un fil, le fil noué au sac à dos, le sac à dos presque vide, mais il tient le cœur accroché. Et au fond de mes poches, je trimballe ma joie, mon rire juvénile tout déchiré, arc-en-ciel fissurant les pénombres. Je bats de l'aile. Battre de l'aile est un geste d'oiseau heureux, geste d'hirondelle recueillie par les cieux.

Dans mon sac à dos presque vide, je transporte des objets volés, inutiles. Quelquefois, si je me sens seule, assise au sol, je les disperse autour de moi. Mes objets, petit royaume d'enfant voyou. Ils sont là, vestiges de ces lieux où je suis passée, d'où je me suis enfuie, comme une marche-arrière en permanence, une mémoire portative qui encombre et rassure, et dont je refuse de me débarrasser par souci de contenance. Objets chargés de symbolique, vécus comme parties de soi.

Oui, je vole, j'admets, disons que j'emprunte en sourdine, quelquefois chez ceux qui m'hébergent, des accessoires superflus que j'élis arbitrairement, d'abord je les désire,

ensuite je les déracine, ils finissent dans ma poche, mais en contrepartie, je laisse un petit quelque chose sur les lieux de mes départs, le capuchon d'un rouge à lèvres, un tissu, un petit pois, une féminité quelconque dont je me désannexe pour dire mon amitié, et c'est aussi la promesse que je reviendrai. Promettre sans acte de parole, mais mieux, en acte manqué. Oublier un objet, c'est en effet une promesse, fut-elle uniquement sous-entendue, et de toute certitude dépourvue.

Enfant, au sortir du restaurant avec mes parents, je gardais ma dernière bouchée dans une joue jusqu'à ce que nous soyons de retour à la maison, c'était un moyen de supporter le chemin, voler quelque chose pour la route. Il est de ces banalités que l'on dissimule sans raison. Ces banalités ne sont pas banales. Je me souviens de l'enfant qui portait mon nom, et dont l'imaginaire, peuplé de fées dystopiques et de vieux dragons, n'a jamais coïncidé avec la matière. Cet enfant était folklorique. Elle ne savait ni courir ni s'asseoir. Je veux dire ni vivre ni mourir. Mais elle savait garder sa dernière bouchée entre les murs de son visage. L'enfance, c'est cette époque ridicule où le geste absurde brave l'ennui.

La fenêtre de ma vie donne sur les rails d'un train qui n'est jamais passé, seulement quelques animaux ici et là, dont un singe si ma mémoire est bonne, je devais avoir huit ans, il n'y avait pas d'école ce jour-là.

Je me souviens de l'hiver, cette absence de papillons, l'aridité des trottoirs, et les arbres pris d'assaut par la tempête, effondrés autour de la maison. Comme ces choses sont lointaines. Comme elles appartiennent à la préhistoire.

Tout me rappelle que je suis née loin d'ici, voilà pourquoi je suis ici, pour déserter ma naissance. Parce que le prix de la naissance est une fatigue. Tel est donc le charme du voyage, cet effacement du plafond où le ciel se dessine, et l'énergie soudain se prodigue. Tout semble me promettre quelque chose. Même la nuit me livre à une promesse qu'elle finit par tenir d'arrache-pied, elle s'engage à la douceur d'un soleil levant. Et assidûment, l'aube arbore un ciel bleu, pas un nuage, pas une plaie, pas un tourment.

Ici, les journaux sont complètement incohérents et après tout je ne parle pas l'italien. L'air est bon car il ne me rappelle rien. Et au fond, bien avant ce départ, j'étais déjà liée à ces chemins, à ces pays, à ces langues incomprises, je faisais déjà corps avec l'inexploité, avec la splendeur de cet anonymat, j'étais déjà incorporée à ce décor, j'aurais du mal à l'expliquer, par conséquent je ne l'expliquerai pas.

Ce que j'ai fait depuis mon départ demeure à mes propres yeux un mystère, je me suis inventé des itinéraires, pédalant dans d'interminables champs, escortée par d'immenses protecteurs, je parle des arbres vêtus de vert, j'ai éprouvé du désir pour les fleurs, les ai cueillies dans mon imposture, j'ai mangé des fruits magiques au sommet des montagnes, et chaque soir avant de regagner mon lit, je suis restée un peu dehors, laissant au ciel une dernière chance de pleuvoir, mais depuis mon départ, il n'a pas plu. Chacun de mes silences se conjugue au futur. Je suis une poussière sans adresse, dans ce contexte insolite qu'est le monde, à cette époque dérisoire qu'est ma vie, autrement dit je suis bénie.